ADRESSE
AUX FRANÇAIS,

Sur la néceſſité de favoriſer la libre circulation des grains dans l'intérieur de l'Empire,

PROPOSÉE

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Par M. BROUSSONET,
DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE PARIS.

FRANÇAIS,

Vos Repréſentans vous doivent la vérité : ils vont vous la dire : elle ſe plaît dans le ſol de la liberté ; elle germera dans la France ; elle y étouffera, en croiſſant, ces antiques préjugés qu'on n'a que trop ſouvent donnés & pris pour elle.

Le Peuple doit donc le ſavoir, puiſque cela eſt vrai, que la libre circulation des grains eſt le plus sûr, eſt le ſeul préſervatif contre la diſette. Depuis que nos rapports commerciaux ont rapproché les diverſes nations, cette calamité eſt devenue moins fréquente, & ſi le Commerce jouit enfin d'une liberté plénière, alors elle diſparoîtra tout-à-fait ; il n'exiſtera pas même de ces diſettes factices,

fruits des inquiétudes que veulent vous inspirer vos ennemis, pour rendre l'abondance inutile.

Les fruits de la terre ne peuvent parvenir dans les villes que lorsque tous les chemins leur sont ouverts. Celui qui, emporté par un zèle plus ardent qu'éclairé, se livre à des réflexions inquiétantes pour l'avenir; par cela seul qu'il s'oppose un instant à la circulation commerciale, réalise ses craintes en embarrassant un des canaux alimentaires qui portent la vie dans tout l'Empire. Les Douanes, les Péages n'entravent plus les communications des campagnes aux villes, des Départemens aux Départemens. Tout promettoit une communication facile, lorsque les amis des Douanes & des Péages, qui n'ont pas renoncé aux avantages qu'ils en retiroient, ont voulu, en attendant de voir réaliser leurs espérances, jouir du moins par d'autres moyens de la prérogative qu'ils avoient de vous nuire. Dans les lieux où les récoltes étoient abondantes, ils ont dit au Peuple : *gardez vos blés : craignez - vous d'avoir trop de subsistances ? le prix en sera toujours assez haut.* On les écoute quelquefois : on sait cependant que l'excès n'est point l'abondance ; que le plus bel usage qu'on puisse faire de ce qu'on a de trop, c'est de le donner. Penser autrement, c'est être ou un démon, ou un contre-révolutionnaire : on sait enfin que le temps vient, où l'on a besoin de ceux qui avoient besoin de nous, & que nous les trouvons à notre égard tels que nous nous sommes montrés pour eux.

Le prix des subsistances, dit-on, est toujours assez haut : sans doute ; il le sera trop même, quelque foible qu'il soit, toutes les fois que la liberté ne l'aura pas fixé : vous reposeriez-vous plus tranquillement de ce soin sur le despotisme ? Méfiez-vous de ce qu'il donne ; rien de plus généreux que les brigands ; on n'est point avare du bien d'autrui. Une réciprocité de besoins doit rapprocher désormais, & l'habitant des campagnes qui fournit les subsistances, & celui des villes qui encourage l'Agriculture par la consommation. Les uns & les autres sont les enfans d'une même famille : rien n'est juste que ce qui l'est pour tous. Le consommateur qui met à vil prix le produit de la terre, la condamne à la stérilité ; il isole son intérêt de celui du cultivateur découragé, qui, forcé par les circonstances de livrer sans profit le fruit de ses labeurs, ne cultive plus que pour lui, & présente ainsi pour la saison suivante une cherté inévitable. La France ne refusera jamais de nourrir ses enfans. Le grain est-il rare dans un canton ; reposez-vous sur l'intérêt du marchand, du soin de l'approvisionner aussitôt ; comptons à cet égard sur la prévoyance de la Nature, qui fait servir nos passions mêmes à l'avantage de l'humanité. On se plaint de leur avidité :

voulez-vous en prévenir les mauvais effets ? laiſſez leur à tous le champ libre. La concurrence vous ſervira mieux que des lois prohibitives : ils le ſavent bien, car ils la craignent plus que ces ſortes de lois. Ce ne ſont point d'ailleurs les approviſionnemens particuliers qu'il faut craindre ; ceux qui les entreprennent ne ſont ni aſſez riches ni aſſez puiſſans pour mal faire ; leur intérêt n'eſt pas de vous nuire. On a voulu faire retomber ſur eux tout l'odieux des accaparemens : mais ne prenez pas le change, le mal vient de plus loin : levez les yeux, & vous en verrez les auteurs, quoiqu'enſevelis dans l'or & cachés ſous la ſoie. Sully ne détruiſit leurs manœuvres que parce qu'il les vit où ils étoient, & qu'il étoit plus près de ceux de ſon temps que le Peuple ne l'a été long-temps de ceux d'aujourd'hui. Que les lois, que les propriétés ſoient reſpectées, rien de pareil ne ſera déſormais plus à craindre.

On a dit, on répète chaque jour que le ſyſtême d'une liberté illimitée, favorable aux autres genres de commerce, ne l'eſt point à celui des grains. Cela ſeroit-il vrai ? ſeroit-il poſſible que ce ſyſtême conſervateur ſouffrît une exception ſi extraordinaire ? Les politiques inſtruits ſont bien sûrs que cela n'eſt pas ; mais quelques perſonnes craignent que cela ne ſoit : il eſt juſte de diſſiper leurs craintes. Elles conviennent qu'en général, il s'élève entre le beſoin de vendre & celui d'acheter, une lutte d'intérêts qui ſe termine toujours à l'avantage de tous, pourvu que la concurrence puiſſe être librement établie ; mais quelques momens s'écoulent avant la terminaiſon de cette lutte : ainſi, l'eau qu'on vient d'agiter, conſerve quelque-temps ſon mouvement dans le vaſe, avant de reprendre ſon niveau. Or, ce ſont ces momens d'agitation qui ſont à craindre, lorſqu'il s'agit d'un aliment d'abſolue néceſſité. On n'a pas le temps d'attendre que de pareils moyens en ayent fixé la valeur, ayent pourvu à l'approviſionnement ; il en faut dans le moment même ; il en faut dans tous les momens : le beſoin ne peut ni ne veut attendre ; il commande en maître abſolu ; il faut lui obéir ſous peine de la mort. Voilà ce que vous diſent, ô Français, pluſieurs citoyens dont un patriotiſme ſans tache atteſte la bonne foi. Mais, que dit l'expérience ? Elle vous raſſure contre ces craintes ; elle apprend que jamais, non jamais, les pays où le commerce des grains a été libre, n'ont été en proie à la famine. L'Angleterre, & ſur-tout la Hollande, ne connoiſſent pas même ce fléau ; il ſe diſſipe à l'aſpect de la liberté, comme le menſonge à l'aſpect de la vérité. Le beſoin commande en maître, ſans doute ; mais, que diroit-on ſi les moyens employés en apparence pour lui obéir, ne faiſoient que l'accroître ? Preſſés par la faim, ſi des enfans, après avoir étourdi leur père par leurs cris, ſans vouloir

77

l'entendre, se jettent tous à la fois autour de lui, ils ne sont qu'embarrasser son passage & retarder l'empressement qu'il a de leur donner ce qu'ils demandent.

Dans le débat qui a lieu entre l'approvisionneur & le consommateur, il se passe un temps court, il est vrai, mais toujours trop long lorsqu'il s'agit d'un aliment de première nécessité. On seroit tenté de croire, d'après cette assertion, que les provisions, que les marchés libres en fait de grains, n'ont pas le temps de se faire ; que le Gouvernement, ou du moins une autorité constituée quelconque, devroit prendre un pareil soin sur elle. Tel est le systême établi dans quelques parties de l'Italie ; mais l'expérience dépose contre ce systême d'iniquité. Nul pays n'offrit un sol plus propre à la culture du blé, que la nouvelle Rome & la Sicile ; nul pays n'offre d'exemples plus fréquens de famines. Il existe cependant des greniers publics dans ces deux Etats : quel effet y produisent-ils ? Les Puissans s'enrichissent, & le Peuple meurt de faim. On diroit que la Providence, en mettant sans cesse le mal à côté de l'esclavage, & le bien à côté de la liberté, ait voulu donner aux hommes une leçon qu'ils commencent enfin à comprendre.

Peuple François, il ne vous reste, pour être heureux, que de le vouloir. Laissez couler en paix les productions de la terre : c'est pour vous que l'Agriculteur sème & recueille ; c'est pour vous que le Commerçant achète & transporte. L'Agriculture & le Commerce nourrissent les villes, qui les vivifient à leur tour l'une & l'autre. Tous les coups qu'on leur porte retombent sur vous. Que diriez-vous d'un homme qui verroit détruire les fondemens de la maison qu'il habite, qui aideroit même à cette destruction avec sécurité, parce que son logement seroit dans le haut de la maison ? La liberté vous promet tout : ayez confiance en elle ; elle ne prodigue ni les promesses, ni les sermens ; mais elle tient tout ce qu'elle promet, & ne se parjure jamais.

Le 29 Janvier, l'an quatrième de la Liberté.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.